

Un corps d'Iroquois , averti qu'un parti de Français et de leurs alliés s'avançait avec des forces supérieures , se dispersa précipitamment. Un Onnontagué qui menait cette troupe , âgé de cent ans , dédaigna de fuir , et préféra de tomber entre les mains des sauvages ennemis , quoiqu'il n'en pût attendre que des tourmens horribles. Quel spectacle ce fut de voir quatre cents barbares acharnés autour d'un vieillard qui , loin de pousser un soupir , traitant les Français avec un profond mépris , reprochait aux Hurons de s'être rendus esclaves de ces vils Européens ! Un de ses bourreaux , outré de ses invectives , lui donna trois coups de poignard pour mettre fin à tant d'insultes. *Tu as tort* , lui dit froidement l'Onnontagué , *d'abrèger ma vie ; tu aurais eu plus de temps pour apprendre à mourir en homme*. Et ce sont de tels hommes que les Français et les Anglais conspirent à détruire depuis un siècle ! Apparemment qu'ils auraient trop à rougir de vivre au milieu de ces modèles d'héroïsme et de grandeur d'âme.

La paix de Riswick fit cesser tout à la fois les calamités de l'Europe et les hostilités de l'Amérique. A l'exemple des Anglais et des Français , les Iroquois et les Hurons sentirent le besoin qu'ils avaient d'un long repos pour réparer les pertes de la guerre. Les sauvages commencèrent à respirer , les Européens reprirent leurs travaux , et le commerce des pelleteries , le premier qu'on

eût pu faire avec des peuples chasseurs , acquit plus de consistance.

Avant la découverte du Canada , les forêts qui le couvraient n'étaient , pour ainsi dire , qu'une vaste repaire de bêtes fauves. Elles s'y étaient prodigieusement multipliées , parce que le peu d'hommes qui couraient dans ces déserts , sans troupeaux et sans animaux domestiques , laissaient plus d'espace et de nourriture aux espèces errantes et libres comme eux. Si la nature du climat ne variait pas ces espèces à l'infini , du moins chacune y gagnait par la multitude des individus. Mais enfin elles payaient tribut à la souveraineté de l'homme , titre si cruel et si coûteux à tous les êtres vivans ! Faute d'art et de culture , le sauvage se nourrissait et s'habillait uniquement aux dépens des bêtes. Dès que notre luxe eut adopté l'usage de leurs peaux , les Américains leur firent une guerre d'autant plus vive , qu'elle leur valait une abondance et des jouissances nouvelles pour leurs sens , d'autant plus meurtrière , qu'ils avaient adopté nos armes à feu. Cette industrie destructive fit passer des bois du Canada dans les ports de France une grande quantité , une grande diversité de pelleteries , dont une partie fut consommée dans le royaume , et l'autre alla dans les états voisins. La plupart de ces fourrures étaient connues dans l'Europe. Elle les tirait du nord de notre hémisphère , mais en trop petit nombre pour que l'usage en fût

VIII.
Les pelleteries sont la base des liaisons des Français avec les sauvages.

étendu. Le caprice et la nouveauté leur ont donné plus ou moins de vogue, depuis que l'intérêt des colonies de l'Amérique a voulu qu'elles prissent faveur dans les métropoles. Il faut dire quelque chose de celles dont la mode existe encore.

La loutre est un animal vorace, qui, courant ou nageant sur les bords des lacs et des rivières, vit ordinairement de poisson, et quand il en manque, mange de l'herbe, et l'écorce même des plantes aquatiques. Son séjour et son goût dominant l'ont fait ranger parmi les amphibies qui vivent également dans l'air et dans l'eau : mais c'est improprement, puisque la loutre a besoin de respirer à peu près comme tous les animaux terrestres. On trouve quelquefois celui-ci dans tous les climats arrosés qui ne sont pas brûlans ; mais il est bien plus commun et plus grand dans le nord de l'Amérique. Sa fourrure y est aussi plus noire et plus belle que partout ailleurs ; mais en cela même plus nuisible, puisqu'elle y est l'objet des pièges que les hommes tendent à la loutre.

La fouine a le même attrait pour les chasseurs du Canada. Cet animal y est de trois espèces. La première est la commune ; la seconde s'appelle *vison* ; et la troisième est nommée *puante*, parce que l'urine, que la peur sans doute lui fait lâcher quand elle est poursuivie empesté l'air à une grande distance. Leur poil est plus brun, plus lustré, plus soyeux que dans nos contrées.

Le rat même est utile par sa peau dans l'Amérique septentrionale. Il y en a surtout deux espèces dont la dépouille entre dans le commerce. L'un, qu'on appelle rat de bois, a deux fois la grosseur de nos rats. Son poil est communément d'un gris argenté, quelquefois d'un très-beau blanc. Sa femelle a sous le ventre une bourse qu'elle ouvre et ferme à son gré. Quand elle est poursuivie, elle y met ses petits et se sauve avec eux. L'autre rat, qu'on appelle musqué, parce que ses testicules renferment du musc, a toutes les inclinations du castor, dont il paraît même être un diminutif, et sa peau sert aux mêmes usages.

L'hermine, qui est de la grosseur de l'écureuil, mais un peu moins allongée, a comme lui les yeux vifs, la physionomie fine, et les mouvemens si prompts, que l'œil ne peut les suivre. L'extrémité de sa queue, longue, épaisse et bien fournie, est d'un noir de jais. Son poil, roux en été comme l'or des moissons ou des fruits, devient en hiver blanc comme la neige. Cet animal vif, léger et joli, fait une des beautés du Canada ; mais, quoique plus petit que la martre, il n'y est pas aussi commun.

La martre se trouve uniquement dans les pays froids, au centre des forêts, loin de toute habitation, animal chasseur et vivant d'oiseaux. Quoiqu'elle n'ait pas un pied et demi de long, les traces qu'elle fait sur la neige paraissent être

d'un animal très-grand , parce qu'elle ne va qu'en sautant , et qu'elle marque toujours des deux pieds à la fois. Sa fourrure est recherchée , quoique infiniment moins précieuse que celle de la martre si distinguée sous le nom de *zibeline*. Celle-ci est d'un noir luisant. La plus belle parmi les autres est celle dont la peau la plus brune s'étend le long du dos jusqu'au bout de la queue. Les martres ne quittent communément le fond de leurs bois impénétrables que tous les deux ou trois ans. Les naturels du pays en augurent un bon hiver , c'est-à-dire beaucoup de neige , qui doit procurer une grande chasse.

Un animal que les anciens appelaient lynx , connu en Sibérie sous le nom de loup-cervier , ne s'appelle que chat-cervier dans le Canada , parce qu'il y est plus petit que dans notre hémisphère. Cet animal , à qui l'erreur populaire n'aurait pas donné des yeux merveilleusement perçans , s'il n'avait la faculté de voir , d'entendre ou de sentir de loin , vit du gibier qu'il peut attraper , et qu'il poursuit jusqu'à la cime des plus grands arbres. On convient que sa chair est blanche et d'un goût exquis ; mais on ne le recherche à la chasse que pour sa peau , dont le poil est fort long et d'un beau gris-blanc , moins estimée pourtant que celle du renard.

Cet animal carnivore et destructeur est originaire des climats glacés , où la nature , qui fournit peu de végétaux , semble obliger tous les animaux

à se manger les uns les autres. Naturalisé dans les zones tempérées , il n'y a pas gardé sa première beauté. Son poil y a dégénéré. Dans le nord , il l'a conservé long et touffu , quelquefois blanc , quelquefois gris , et souvent d'un rouge tirant sur le roux. Le plus beau , sans comparaison , est le poil tout-à-fait noir ; mais c'est un mérite plus rare au Canada que dans la Moscovie , qui est plus septentrionale et moins humide.

On tire de l'Amérique septentrionale , outre ces menues pelleteries , des peaux de cerf , de daim et de chevreuil ; des peaux de renne sous le nom de *caribou* ; des peaux d'élan sous le nom d'*orignal*. Les deux dernières espèces , qui , dans notre hémisphère , ne se trouvent que vers le cercle polaire , l'élan en-deçà , le renne au-delà , se trouvent dans le Nouveau-Monde à de moindres latitudes , soit parce que le froid est plus vif en Amérique , par des causes singulières d'exception à la loi générale ; soit peut-être aussi parce que ces nouvelles terres sont moins habitées par l'homme dépopulateur. Leurs peaux , fortes , douces et moelleuses , servent à faire d'excellens buffles , qui pèsent très-peu. La chasse de tous ces animaux se fait pour les Européens. Mais les sauvages en ont une par excellence , qui fut de tout temps leur chasse favorite. Elle convenait plus à leurs mœurs guerrières , à leur bravoure , et surtout à leurs besoins : c'est la chasse de l'ours.

Sous un climat froid et rigoureux, cet animal est le plus ordinairement noir. Plus farouche que féroce, au lieu de cavernes, il choisit pour retraite un tronc creux et pourri de quelque vieux arbre mort sur pied. C'est là qu'il se loge en hiver, le plus haut qu'il peut grimper. Comme il est très-gras à la fin de l'automne, qu'il est vêtu d'un poil très-épais, qu'il ne se donne aucun mouvement, et qu'il dort presque continuellement, il doit perdre peu par la transpiration, et rarement sortir de son asile pour chercher de la nourriture. Mais on l'y force en y mettant le feu, et dès qu'il veut descendre, il est abattu sous les flèches avant d'arriver à terre. Les sauvages se nourrissent de sa chair, se frottent de sa graisse, se couvrent de sa peau. C'était là le but de la guerre qu'ils faisaient à l'ours, lorsqu'un intérêt nouveau tourna leur instinct vers la chasse du castor.

ix.
Forme,
caractère,
gouvernement des
castors.

Cet animal, qui possède les dons secourables de la société sans en éprouver comme nous les vices et les malheurs; cet animal, à qui la nature donna le besoin, inspira l'instinct de vivre avec ses semblables pour la propagation et la conservation de son espèce; cet animal doux, touchant, plaintif, dont l'exemple et le sort arrachent des larmes d'admiration et d'attendrissement au philosophe sensible qui contemple sa vie et ses mœurs, le castor, qui ne nuit à aucun être vivant, qui n'est ni carnassier, ni sanguinaire, ni guerrier, est devenu la plus furieuse passion de l'homme

chasseur, la proie à laquelle le sauvage est le plus cruellement acharné, grâce à l'implacable avidité des peuples les plus policés de l'Europe.

Long d'environ trois à quatre pieds, épais dans une proportion qui lui donne entre cinquante et soixante livres de pesanteur, qu'il doit surtout à la grosseur de ses muscles, il a la tête comme un rat, et il la porte baissée avec le dos arqué comme une souris. Lucrece a dit, non pas que l'homme a reçu des mains pour s'en servir, mais qu'il a eu des mains, et qu'il s'en est servi. De même le castor a des membranes aux pieds de derrière, et il nage; il a des doigts séparés aux pieds de devant, et ceux-ci lui tiennent lieu de mains; il a la queue plate, ovale, couverte d'écaillés, et il l'emploie à traîner et à travailler; il a quatre dents incisives et tranchantes, et il en fait des outils de charpente. Tous ces instrumens, qui ne sont presque d'aucun usage quand l'animal vit seul, ou qui ne le distinguent point alors des autres animaux, lui donnent une industrie supérieure à tous les instincts, quand il vit en société.

Sans passions, sans violence et sans ruse, dans l'état isolé, à peine ose-t-il se défendre. A moins qu'il ne soit pris, il ne sait pas mordre. Mais au défaut d'armes et de malice, il a, dans l'état social, tous les moyens de se conserver sans guerre, et de vivre sans faire ni souffrir d'injure. Cet animal paisible et même familier, est d'eux leurs indépendant, et ne s'attachant à personne